

Bibliothèque numérique

medic@

Arthaud, Charles. *Traité des Pians*

Cap-François : Dufour de Rians, 1776.

Cote : 90957 t. 11 n° 23

23.
T R A I T É
D E S P I A N S,

Par M. ARTHAUD, Médecin.

*Sommes-nous donc dans une chambre obscure, & ne devons-nous
nous occuper qu'à boucher les crevasses par lesquelles la lumière
pourroit entrer? HELVET.*

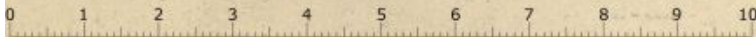


AU CAP-FRANÇOIS.

Chez DUFOUR DE RIAN, Imprimeur breveté du Roi.

M. DCC. LXXVI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



P R É F A C E.

C E Pays offre non seulement des ressources à l'ambitieux, mais il est intéressant pour le Physicien, le Naturaliste, le Botaniste, le Chymiste, le Médecin & le Chirurgien. Les minéraux, les poissons, les insectes, les reptiles, les plantes, les maladies internes & externes particulières au climat, présentent un champ immense où le curieux qui voudroit se livrer à l'examen & aux expériences, feroit des découvertes utiles.

Ces Isles avoient des Habitans qui ont été les victimes des Européens féroces qui les ont découvertes. Les Caraïbes fouloient aux pieds, avec indifférence, les métaux qui les ont fait massacrer : ils ne songeoient pas que des barbares malheureux, venant d'un autre hémisphère, les forceroient bientôt à les arroser de leur sueur pour les arracher des entrailles de la terre, & à les couvrir de leur sang. Ces hommes vivoient heureux sur un sol & dans un climat où la nature les avoit placés. Leur vie simple & exempte des passions qui nous agitent, les rendoit moins sujets que nous aux maladies. D'ailleurs, dans l'état de nature, il n'y a que ceux qui ont une constitution forte qui échappent aux infirmités de l'enfance. L'existence des Sauvages ne veut pas d'êtres languissans. On a vu des Nations plonger par pitié, leurs vieillards dans la nuit du tombeau, pour les soustraire aux douleurs de la caducité & du besoin. En général on conserve, par les soins de l'éducation physique, beaucoup d'individus qui seroient les victimes d'une mort prématurée, & qui, quoique foibles, languissans ou infirmes, deviennent des hommes utiles, & sont rarement à charge. On a cependant vu une République guerrière tuer les enfans qui naissoient avec quelque difformité. Nous connoissons une Nation policée qui suit le même usage. La première avoit besoin de soldats, & auroit été surchargée par des hommes qui ne sont propres qu'à faire naître le goût de la mollesse & à être employés aux arts de luxe qui menent à la dépravation. Chez la seconde, la population est extrême par la raison réunie de ses loix sages qui honorent l'agriculture, & du climat; & elle ne peut souffrir du sacrifice qu'elle fait.

Les Caraïbes n'étoient cependant pas exempts des maladies & des accidens auxquels les exposoient leurs courses, leurs chasses & les

P R É F A C E.

guerres qu'ils se faisoient entre eux : mais une expérience heureuse, confirmée par la raison & peut-être découverte par l'instinct, leur faisoit choisir, suivant les circonstances, les remèdes qui leur étoient nécessaires dans les plantes qui les environnoient.

Les premiers Colons qui n'étoient que des brigands réduits à un état barbare, n'employèrent d'abord, comme les Caraïbes, que les plantes naturelles au Pays pour guérir leurs maladies. Ils nous ont transmis leurs connoissances qui, quoique vagues & souvent superstitieuses, pourroient nous être d'une grande utilité. Le recueil de *Minguet* n'est pas à mépriser. Nous avons des descriptions plus exactes dans les Historiens & dans les Botanistes ; mais c'est en observant, en examinant sans dédain la pratique commune des Anciens, même celle des Negres, que nous pouvons nous instruire de leurs propriétés connues ; & enfin c'est par l'analyse, la comparaison, les essais guidés par la prudence, que nous pouvons parvenir à en faire une application heureuse & raisonnée.

Consultons souvent les petits ouvrages des Desperrières, des Chevaliers, des Desportes. Le premier, résumant des préceptes d'une pratique simple & heureuse, nous instruit des moyens de conserver les Européens nouvellement arrivés, & que la première impression du climat fait périr souvent par le feu dévorant d'une fièvre des plus ardentes. L'ouvrage de Desportes doit être regardé comme précieux : ce Médecin patriotique, dont la mémoire doit être chère aux Colons, puisqu'il a sacrifié ses jours à s'instruire des moyens de les conserver, doit être encore plus chère aux personnes de l'art, puisqu'il leur apprend ce qu'ils devroient faire, & qu'il les instruit à mépriser le fatras de nos boutiques & à guérir par des moyens plus simples.

Nous voyons peu de Praticiens Américains suivre la même carrière. L'indifférence pour le bien général est une maladie de l'ame qui est singulièrement contagieuse. Il y en a très peu qui aient la générosité de prendre la devise que Desportes s'étoit appropriée : *Non nobis sed Reipublicæ nati sumus*. La paresse, les préjugés, l'inquiétude d'exister, l'avidité, le luxe, la fausse honte de paroître ne pas avoir la science infuse, & , le dirai-je ? quelquefois l'avarice, asservissent en général les personnes de l'art à la pratique d'Europe, & les rendent peu soucieuses d'augmenter leurs connoissances des découvertes qu'elles pourroient faire dans le Pays. Il est vrai qu'un Negre, un malheureux, peuvent guérir par l'usage des remèdes simples

P R É F A C E.

dans les doubles montagnes; mais il faut, à la ville, des formules somptueuses à l'homme riche; & voilà ce qui fait le luxe meurtrier de la Médecine, & ce qui a mérité à cet état les reproches que lui ont fait les Montaigne, les Molière, les Rousseau, &c. & qui a sans doute fait expulser de Rome les Médecins & les Charlatans qui usurpoient ce titre, sous Caton le Censeur.

L'observation, l'expérience, doivent être les maîtres des Médecins. C'est dans les Hôpitaux du Pays où devroient se former les Praticiens Américains..... Mais ce n'est pas à moi à proposer des projets de réforme & d'établissement. *Video meliora, deteriora sequor.*

Le petit Traité que je donne m'a été demandé par un Médecin de Paris * que je considère. Si je le publie ici, l'amour propre peut m'y avoir engagé; mais je crois que le desir d'être utile m'y a déterminé: car l'amour propre ne trouve pas toujours son compte à la publication d'un ouvrage; & l'impitoyable critique n'empoisonne que trop souvent le plaisir que l'Auteur s'étoit promis. Cependant, quand on a la modestie convenable, quand on n'aspire pas sottement à l'infailibilité, une critique sensée, honnête, sans aigreur, peut instruire & ne doit pas alarmer: mais les Aristarques sont rares, & il y a bien des Zoïles.

* M. Grandclas, Ecuyer, Docteur-Régent, ancien Médecin des Armées & du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine.





TRAITÉ DES PIANS.

CHAPITRE PREMIER.

Description du Pian, ses especes & ses rapports.

LE Pian ou Épian, *Frambæsia Guineensis* en latin, *Yaw* suivant l'idiome Africain, est une espece de pustule produite par le gonflement de quelques cellules graisseuses à travers le tissu de la peau qui s'écarte sans être corrodée; ce qui forme une petite tumeur inégale à sa surface, recouverte quelquefois de l'épiderme, ordinairement d'un blanc mat & suintant une humidité âcre, d'une odeur désagréable & très-exaltée.

La distinction du Pian Américain & de l'*Yaw* Africain est inutile. Ces deux termes expriment la même maladie, ou tout au plus des effets variés de la même cause.

Les Pians sont quelquefois discrets, & souvent confluents : quand ils sont discrets, c'est-à-dire en petite quantité, ils sont ordinairement plus élevés & plus étendus. Les confluents sont plus petits : on pourroit même quelquefois les appeler miliaires.

Lorsqu'il y a plusieurs Pians réunis en groupe, on leur donne le nom de *Mama-Pian* ou *Mere des Pians*. La sanie qui transsude de ces pustules réunies, produit souvent, par son âcreté, des ulcérations profondes.

Dans le principe de l'éruption, le Pian est très-petit; il se développe successivement, & si son diagnostique étoit incertain lorsqu'il étoit encore sous l'épiderme, on ne peut le méconnoître lorsqu'il est à son développement. Le Pian est rarement douloureux, à moins qu'il ne soit placé sur des parties exposées au frottement. Dans ce cas, il s'avive presque toujours, & l'irritation donnant lieu à une légère phlogose, il perd sa couleur pâle & devient vermeil.

Le Pian est regardé comme une maladie de la peau; mais pour en avoir une idée plus juste, on doit le considérer comme un symptôme de maladie ou un signe d'un vice particulier dont les humeurs sont altérées.

Plusieurs Auteurs ont dit que le Pian n'étoit pas un symptôme de vérole. On le regarde comme une espece de gourme ou une dépuration critique des humeurs par l'action de la vie. Voyons si cette idée est juste.

On voit souvent des Negres éprouver des douleurs ostéocopes, d'autres qui ont des dartres, des lotas, &c. Les décoctions sudorifiques, les lotions cosmétiques, quelque autre palliatif, font disparaître ces symptômes ; mais quelquefois les Pians sortent peu de temps après.

Voici comme je raisonne d'après ces faits. Le virus qui occasionnoit les douleurs, &c. étoit vérolique ; les remèdes administrés en ont émoussé l'activité ; son action s'est affoiblie, & les symptômes ont disparu : mais comme ce virus n'étoit pas détruit, il s'est développé de nouveau, en changeant de local par une disposition nouvelle dans l'action de la vie ; il s'est manifesté à l'extérieur, en produisant les Pians ; & j'infere que cette nouvelle forme sous laquelle ce Protée paroît, tient à la même cause, parce que je vois le Pian céder aux mêmes remèdes, qui sont les spécifiques de la vérole.

On s'élève contre cette conséquence, & l'on objecte, en croyant triompher, que la gale cede au mercure, qu'elle est contagieuse comme le Pian & la vérole, & qu'on distingue sa cause de celle de cette dernière maladie.

Je fais que cette distinction est dans nos Livres ; mais j'ignore si la nature la reconnoît ici, & j'ai des raisons pour en douter. Avouons avec candeur que nous ne connoissons pas la ligne de démarcation qui est entre ces maladies : mais nous ne pouvons nous refuser à reconnoître beaucoup d'analogie entre leurs principes, en considérant leurs rapports sans préjugés.

Quelques personnes regardent le Pian comme un symptôme scorbutique. La cause qui le produit est souvent réunie au scorbut, & c'est ce qui induit en erreur. Le Public est fait pour juger légèrement : mais un Médecin doit examiner avec attention une maladie, ses signes, ses symptômes. S'il a ce tableau bien présent, il s'apperçoit des complications ; il évite la confusion, le cahos, & il n'hésite pas dans le choix des moyens curatifs.

CHAPITRE SECOND.

Où l'on examine si le Pian est une maladie particulière aux Negres.

ON a tort de regarder le Pian comme une maladie particulière aux Negres ; car, outre qu'il y a un grand rapport entre le Pian & ce que nous nommons pustules chez les Blancs, il est très-certain que ceux-ci en sont quelquefois atteints. Cela n'est cependant pas commun, & cela dépend sûrement de la modification organique qui différencie ces deux especes d'hommes : je m'explique.

On observe chez le Negre & le Blanc les mêmes rapports génériques ; mais il y a entre eux des différences sensibles & essentielles aux vues de la nature, qui a paru les éloigner autant par les rapports extérieurs qu'ils devroient l'être par les lieux.

Je ne dirai pas que le Negre & le Blanc sont la même espece d'hommes ; je dirai seulement que cela ne me paroît pas probable. Je ne dirai pas non plus

que la couleur noire du Negre, ses traits, soient des effets de la chaleur, parce que nous voyons l'homme du Nord le plus blanc, devenir basané sous un soleil brûlant, & que c'est sous la ligne que l'on voit les hommes les plus noirs.

Mais en admettant plusieurs especes d'hommes, & en regardant qu'il soit dans l'ordre physique que les nuances du blanc au noir soient marquées par les cercles paralleles qui coupent la terre de l'équateur aux deux pôles, comment conciliera-t-on ce fait constant, observé par les Physiciens, que dans les révolutions de notre globe, tous les climats doivent paroître successivement à l'équateur, & jouir pendant long-temps des faveurs d'un printemps continu? Il faut admettre que les Habitans qui sont sous l'équateur & ceux qui habitent les autres zones, se croisent alternativement dans leur émigration par des progressions réelles, mais aussi insensibles que l'est le mouvement oblique de notre globe. C'est une espece d'attraction des pôles à l'équateur, & une sorte de répulsion de l'équateur aux pôles. Nous avons vu, pour ainsi dire, de nos jours toutes les especes se confondre dans les différens climats; mais cette espece de cahos se dissipera peut-être dans la révolution des temps, & chaque espece se retrouvera peut-être forcément sous le climat que la nature lui a destiné.

Si nous admettons que l'Habitant des zones glaciales est le même que celui qui y étoit lorsque cette zone étoit à l'équateur, il ne faut reconnoître qu'une seule espece d'hommes dont l'extérieur se modifie d'une maniere qui nous est inconnue, mais qui n'est que l'effet de l'action du climat. Nos connoissances semblent détruire cette idée; mais nous sommes myopes pour le passé, absolument aveugles sur l'avenir, & notre observation n'est pas assez étendue pour qu'elle nous fournisse un jugement positif sur ce sujet.

La différence superficielle que nous voyons entre le Blanc & le Negre, n'est certainement pas la seule, & elle s'étend probablement à la constitution des humeurs & à l'action des organes.

Le Negre, par exemple, fait pour un climat où la nature prévient pour ainsi dire ses desirs, & où il ne lui faut que très-peu de travail pour se procurer les moyens de subsister, n'avoit pas besoin d'autant d'activité, d'intelligence, que le Blanc qui est fait pour des climats où la nature paroît plus ingrate, & où il ne peut vivre que par un travail réfléchi & continu. Personne n'ignore quel seroit le tableau qu'offriroient les hommes dans les pays froids, sans l'industrie & les arts de premiere nécessité.

Ruysch a démontré que la couleur noire des Negres étoit produite par le tissu muqueux. Lorsqu'une brûlure ou un ulcere a détruit cette partie, la peau reste blanche.

M. le Cat, digne du siecle des Voltaire, des Buffon & des autres grands hommes qui l'ont illustré, a non seulement confirmé, ainsi que d'autres Anatomistes, les observations de Ruysch, mais guidé par son génie, & ayant des vues plus étendues que cet Observateur, il a porté ses recherches à l'origine des nerfs, & il a cru appercevoir que la substance médullaire du cerveau des Negres avoit une nuance noirâtre. Cela mérite d'être confirmé; & le Cat lui-même demandoit un plus grand nombre de faits pour constater cette observation.

La peau des Negres est toujours oléagineuse dans l'état de santé. Leur transpiration a une odeur exaltée très-désagréable. Pourquoi cela? La transpiration

qui est abondante & qui est chargée d'un principe salin, eût pu, en se rapprochant, irriter les nerfs, corroder la peau, si elle n'eût été tempérée par une humeur huileuse avec laquelle le principe salin se combine pour former une espèce de savon. Lorsque cette combinaison ou cette espèce de neutralisation n'a pas lieu, cela peut donner lieu à plusieurs espèces de maladies cutanées.

Après ces considérations, nous ne devons pas être surpris que la vérole se manifeste ordinairement chez les Negres par des pustules cutanées, principalement si nous considérons que dans les pays chauds, les humeurs sont dans un mouvement excentrique, & qu'elles se portent avec plus de facilité vers la péricypérie du corps que dans les pays froids. C'est par cette raison que les Pians sont plus communs en été que pendant l'hiver, & que l'on voit dans cette saison plus communément les autres symptômes de la vérole, comme les douleurs, les engorgemens des glandes, &c.

Les Negres propres, qui se baignent souvent & qui changent de vêtements, sont moins sujets aux Pians & aux autres maladies de la peau, que ceux qui sont sales, mal vêtus. L'humeur combinée dont j'ai parlé, livrée, par son séjour, au mouvement spontané des principes qui la constituent, laisse exhaler l'esprit odorant; mais ce qui reste devenant plus fixe, acquiert une causticité rongearite, qui, par son irritation, peut déterminer, suivant les loix de l'économie animale, le torrent des humeurs vers les parties, & le développement des myasmes virulentes qu'elles contiennent.

CHAPITRE TROISIEME.

Pourquoi les Blancs sont moins sujets aux Pians que les Negres?

Quelle est la source la plus commune de la contagion, & les moyens d'éviter cet inconvénient?

J'Ai connu des Blancs qui avoient eu des Pians. M. Baradat, Médecin du Roi, qui jouit d'une réputation & d'une considération qu'il mérite, m'a dit en avoir vu. J'ai traité un enfant qui en avoit, & je pourrois citer des parens qui ont eu le chagrin d'en voir leurs enfans infectés.

Les habitudes souvent crapuleuses que les Blancs ont avec les Négresses, les expose à la contagion. L'infection se déclare quelquefois par des Pians, mais plus souvent par d'autres symptômes qui ne sont pas moins funestes, parce que, comme je l'ai dit, la différente organisation de la peau entre le Negre & le Blanc, met quelque obstacle à l'apparition de ce symptôme.

Il arrive quelquefois que le virus se concentre dans les humeurs, sans qu'il produise des effets apparens; mais il ne pardonne jamais, & souvent l'illusion cesse quand il s'est tellement emparé de toutes les parties, qu'il faudroit pour le détruire être créateur & faire une nouvelle machine. On voit peu d'anciens Colons dont la vie ne soit minée par ce poison destructeur: épuisés d'ailleurs par les prodigalités de l'amour physique dans un climat où le feu qui nous anime a plus d'activité, & détruit plus promptement les ressorts de la vie, ils

commencent à languir à un âge où ils devroient encore jouir : ils ne vivent plus ; ils ne font que respirer , & chacun de leurs jours est marqué par quelque nouvelle infirmité.

Est-il possible d'éviter cette source d'infection ? Celui qui le croiroit ne connoîtroit pas les hommes : il ne sauroit pas combien il est difficile que la raison maîtrise l'imagination , & qu'elle est absolument inutile , quand les sens sont irrités par l'attrait du plaisir. Si l'on peut deviner la nature , pour ne pas l'accuser d'être en contradiction , il semble qu'elle n'a fait dépendre les infirmités de l'abus de nos facultés , & qu'elle n'a placé un poison destructeur à la source du plaisir le plus attrayant , que pour glacer notre imagination , réveiller en nous le desir d'exister , & nous contraindre à la modération. En donnant quelque étendue à cette réflexion , & faisant attention à la constitution individuelle relative aux climats , on pourroit sentir la raison pour laquelle la vérole est naturelle aux pays chauds : mais passons à quelque chose de plus essentiel.

On est généralement , dans ce pays , dans la malheureuse habitude de faire nourrir les enfans blancs par des Nègresses , & on leur livre sur les signes extérieurs d'une santé qui en impose. Le plaisir de se débarrasser des soins maternels , ne rend pas toujours scrupuleux sur le choix , & on jugeroit souvent , par l'indifférence que les femmes affectent , qu'il leur est égal d'avoir des enfans sains.

Je n'examinerai pas l'influence morale que cela peut avoir , & je ne considérerai pas si l'enfant peut , avec un lait corrompu , prendre des inclinations vicieuses , ce qui me paroît probable ; mais j'inviterai les meres auxquelles ce nom offre encore quelque devoir à remplir , d'examiner s'il est possible qu'une Nègresse donne à un enfant un lait pur & nullement infecté de quelque principe contagieux.

On conviendra certainement avec moi , qu'il n'y a pas une Nègresse dont les parens n'aient eu des symptômes d'une dépravation virulente qu'ils lui ont communiquée. Il n'y en a pas une qui n'ait contracté par elle-même une nouvelle dépravation. Comment sera-t-il donc possible que le lait qui n'est qu'un extrait des autres humeurs , & qui participe inévitablement à leurs qualités , soit sain ? Cela est impossible , & ce baume réparateur que la nature paroît former avec tant d'art , dans le sein de chaque mere , pour l'enfant auquel elle a donné le jour , porte très-certainement avec lui le germe de la destruction. On voit tous les jours des enfans infectés dans l'allaitement par des nourrices que l'on regardoit comme saines , & qui sont les tristes & déplorables victimes d'une coutume aussi atroce que condamnable.

Mais , me dira une de ces meres que le penchant des plaisirs entraîne , & que la mollesse & l'indifférence captivent , je suis assurée de la bonne constitution & de la santé de la nourrice que je donne à mon enfant. Elle n'a jamais eu de maladies ; & si elle en a eu , elle a été traitée avec la plus grande exactitude. Je le veux bien : mais êtes-vous sûre de sa continence ? Vous êtes-vous rendue maîtresse de ses passions ? La suivrez-vous dans tous les instans ? Et pensez-vous enfin que les supplices dont vous la menacez pour effrayer son imagination , la détermineront à vous sacrifier ses plaisirs ? Il ne faut qu'un instant pour qu'elle s'infecte de nouveau , & pour que votre enfant puise le venin le plus funeste avec un lait impur que la nature ne lui avoit pas destiné.

Non seulement les malheureux enfans que celles qui leur ont donné le jour, (car j'hésite à les appeller meres) abandonnent à une mamelle étrangere, souffrent de la qualité du lait, mais ils languissent encore souvent par la disette, l'indifférence, la contrainte à laquelle on assujettit les nourrices, & qui ajoute au poids de leur esclavage, leur fait détester des êtres qu'elles regardent comme leurs tyrans; & c'est un bonheur, si elles n'exécutent pas sur ces infortunés les projets de vengeance qu'elles concentrent dans leur sein: mais elles jouissent presque toujours du plaisir caché de voir souffrir ces enfans parasites qu'elles ne font exister qu'à regret aux dépens de ceux qu'elles ont fait naître, & auxquels la nature les attache par les sensations présentes & par le souvenir des sensations passées.

On ne peut méconnoître que les Créoles soient dégénérés. Quoiqu'exempts en général des infirmités que produisent dans d'autres climats l'usage des maillots & des corps, & des autres entraves dont on comprime l'enfance & qui gênent son développement régulier; quoiqu'ils soient d'une taille communément avantageuse, que leurs corps soient souples & leur démarche altière, leur constitution est vicieuse, & ils n'ont pour la plupart qu'une existence infirme dont on peut très-souvent rapporter la cause à l'infection de l'allaitement.

Ces faits qui ne paroîtront exagérés qu'à ceux qui ont intérêt de les croire tels, ou à ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'examiner avec quelque attention, devroient engager les meres bien constituées & chez lesquelles il n'y a aucun obstacle physique, à allaiter leurs enfans; & ces obstacles sont bien rares, & on pourroit y remédier presque toujours & les surmonter, si la mauvaise volonté ne s'y opposoit. J'ai vu des femmes bien nées qui étoient persuadées que si la nature les avoit rendues fécondes, elles étoient obligées à remplir dans toute leur étendue les tendres devoirs d'une mere, & être détournées de ce projet généreux par des maris pusillanimes & même par des personnes de l'art asservies à des préjugés ou à une fausse prudence. Ce n'est sans doute pas-là le ministère du Médecin qui est l'homme de la nature: cela est bien condamnable.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des complications des Pians.

LA maladie vénérienne est un protée qui se masque sous toutes les formes, & qui paroît par des effets très-variés, dont les rapports avec des symptômes produits par d'autres causes, embarrassent souvent les Praticiens qui ont le plus de sagacité.

On voit souvent des ophtalmies qui ne cedent qu'au mercure. Les Nègresses sont fort sujettes aux suppressions: elles deviennent pâles, bouffies. L'irrégularité de la circulation, produite par le stimulus hétérogène qui trouble l'action organique, donne lieu à des fievres lentes, on entretient une fièvre quarte opiniâtre, qui ne cede qu'au traitement combiné avec le mercure & les apéritifs.

Lorsque l'hiver est fort pluvieux, on voit des épidémies d'ulceres aux jambes, souvent compliqués de carie, & qui font des ravages affreux. Nous en avons eu des exemples dans l'hiver de 1774. Le caractère de ces ulcers est assez difficile à reconnoître; mais ils guérissent ordinairement par le traitement mixte des antiscorbutiques & des antiphylitiques.

Le Pian peut se réunir à ces symptômes & à tous les autres qui caractérisent la maladie vénérienne; mais il se complique le plus ordinairement avec les crabes, les guignes, les dartres.

La crabe est une espece de rhagade qui survient aux pieds & aux mains des Negres. Lorsque cette maladie est seule, on fait abstraction de sa cause, & on ne soupçonne pas que c'est l'effet d'une dépravation virulente.

Les crabes occupent le même siege que les Pians. Comme eux, elles sont contagieuses, & elles ne different du Pian que parce que la peau des pieds & des mains est calleuse & se corrode plus difficilement; ce qui fait que la matiere caustique qui les occasionne, fuse & produit quelquefois des ulcérations très-étendues.

Il y a deux especes de crabes. On nomme crabe seche l'érosion de la peau qui ne ressemble pas mal aux traces que les vers font sur le bois, & crabe ulcérée l'érosion de la peau avec suintement d'une sanie âcre. Les crabes seches n'occasionnent pas ou que très-peu de douleurs, mais les ulcers font quelquefois souffrir beaucoup, & ils empêchent les malades de marcher.

Les crabes précèdent souvent les Pians; souvent elles les accompagnent, & quelquefois plus rebelles, elles résistent aux remèdes auxquels ceux-ci ont cédé.

Les rapports entre le Pian & la crabe son trop sensibles pour qu'on puisse les méconnoître, & tenant à la même filiation, elle est comme le Pian un symptôme de vérole.

Les Pians admettent une autre complication qui est la guigne, ou, pour parler avec plus d'exactitude, la guigne n'est qu'une espece de Pian.

La guigne attaque la même partie que le Pian; sa couleur est la même. Quelquefois isolée, mais très-souvent compliquée avec lui, elle cede ordinairement aux mêmes remèdes.

Le siege de la guigne est dans le tissu cellulaire qui environne les ongles & qui les unit aux dernières phalanges. La matiere âcre qui en suinte, produit souvent la chute de l'ongle en détruisant ses adhérences; & lorsqu'il est tombé, il survient un champignon fort douloureux, qui est une espece d'éponge à travers laquelle le virus caustique pénètre jusqu'à la phalange qui en est bientôt cariée, (ce qui occasionne beaucoup de douleur) & devient très-rebelle, particulièrement si on en favorise les progrès par des remèdes contraires.

Les dartres qui sont si communes dans ce pays, & qui sont ordinairement les effets d'une dépravation virulente & ancienne des humeurs, sont souvent aussi compliquées avec le Pian.

Il y a plusieurs especes de dartres: les plus rebelles sont les ulcérées, particulièrement celles qui sont placées sur les articulations.

Les taches de la peau que l'on nomme lota, ont beaucoup de rapport avec les dartres, & ne paroissent même en être qu'une espece. Comme elles, elles paroissent avoir leur siege dans le tissu muqueux & être une altération du fluide

nerveux, ce qui est cause sans doute qu'il y a tant de difficultés à les détruire.

Le vice écrouelleux qui est le triste appanage des enfans qui naissent de parens vieux & infectés du vice vénérien, n'exempte pas ces malheureuses victimes de la contagion des Pians ; mais identifié, pour ainsi dire, à leur existence, il résiste aux remèdes hydrargiriques, & rend presque toujours les malades victimes de sa malignité, en se jouant de la médecine & servant d'opprobre aux Médecins les plus instruits.

Lorsque l'éruption des Pians veut se faire, la peau pâlit ordinairement : il paroît de petits boutons dans différentes parties, qui, noirs dans le principe, deviennent d'une couleur graisseuse à leur extrémité, & continuent à s'épanouir jusqu'à leur dernier développement. Il y a quelquefois une fièvre lente qui met les malades dans un état de langueur. Si on ne les fait pas traiter à temps & que le virus devienne plus âcre, il attaquera le principe de la vie, troublera toutes les fonctions, occasionnera des ulcérations profondes, le marasme, la consomption, la dissolution de toutes les humeurs, l'érosion des parties les plus solides, des dévoiemens colliquatifs & la mort, qui après tant de douleurs, est le moindre des maux.

J'ai démontré, à ce que je crois, que le Pian n'est qu'un symptôme de vérole ; mais on me demandera peut-être où réside le virus qui produit des effets si variés, & quelle est l'humeur qui en est le siège le plus ordinaire ?

M. Astruc, ce Médecin si érudit, si méthodiste, regardoit la lymphe comme le siège de la vérole. L'immortel Boërhavé le plaçoit dans les suc graisseux. Pour ajouter une troisième opinion à celle de ces grands Médecins, & répondre à ma question, je dirai qu'il est probable que toutes les humeurs & les parties solides sont altérées par le vice vénérien, parce que toutes reçoivent pour principe constituant l'élément du feu qui vivifie notre être, & que la vérole qui se contracte ordinairement dans l'instant où ce principe a chez nous le plus d'activité, n'est peut-être qu'une modification vicieuse de ce principe avec ceux qui le fixent,

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la curation des Pians.

LE Pian, ainsi que la vérole, est une maladie désagréable à traiter, 1°. parce que les mêmes remèdes ne font pas les mêmes effets ; 2°. parce que l'expérience ne donne pas des règles sûres pour connoître le but où l'on doit s'arrêter ; 3°. parce qu'on exige des garanties de la part de ceux qui traitent pour un temps qu'on limite, sans prendre les précautions qui puissent préserver ceux qui ont été traités d'une nouvelle contagion, ce qui est singulièrement abusif.

On doit nourrir les Nègres & ne pas les exténuer par une diète sévère : mais leur nourriture chez les Chirurgiens est ordinairement relative à la rétribution modique qu'on leur donne. L'Habitant croit y gagner, mais son calcul est faux,

Le pain, les farineux, les herbacées conviennent pour la nourriture des Negres. Les bouillons de viande peuvent être employés, quoique peu convenables ; mais il faut s'abstenir rigoureusement des salaisons. Le lait, qui est remède & aliment, est très-avantageux à ceux qui le digèrent bien.

On saigne ordinairement, & l'on fait prendre des bains. Cela n'est pas toujours nécessaire : quelquefois aussi cela est indispensable.

Le mercure est le spécifique que l'on emploie communément. Les uns le donnent sous forme saline, d'autres préfèrent les fumigations ; mais les frictions sont plus généralement suivies. Chaque méthode a ses avantages : il ne faut que le discernement pour choisir, suivant les circonstances.

On emploie aussi les purgatifs : ils produisent des révulsions utiles, suivant les loix de l'irritabilité ; & ils raniment les organes & les rendent plus sensibles à l'effet des remèdes, ce qui est un autre avantage.

Le mercure est-il le seul spécifique des maladies vénériennes ? Je me donnerai de garde de prononcer : cependant je dirai que cela ne me paroît pas probable. Les remèdes que l'on associe au mercure, comme auxiliaires, les sudorifiques font disparaître ordinairement les symptômes les plus graves, même les Pians. S'ils ne guérissent pas toujours, ne peut-on pas accuser la manière de les administrer ?

Tout le monde sait que nous avons dans le pays la falsepareille, le gayac, la squine, le bois de fer, le bois Marie, l'épineux jaune & d'autres plantes avec lesquelles on fait des tisanes fort utiles ; & si elles n'ont pas la même efficacité que le mercure, leur usage ne comporte pas les mêmes dangers que ceux de ce minéral qui veut être administré par des mains sages, & qui bien souvent est une épée entre les mains d'un fou.

On se contente quelquefois de consumer les Pians par des remèdes cathartiques. La scorie de fer combinée avec le citron est d'un usage fréquent. Cette méthode, qui n'est que palliative, est dangereuse.

On doit tenir les Negres enfermés, mais je voudrois que ce fût dans des hôpitaux bien aérés, où l'on pût renouveler l'air à volonté. Si on laisse sortir les Negres, que l'on prenne garde qu'ils se mouillent ; on en voit périr par cette imprudence, & d'autres qui deviennent paralytiques. Les dévoiements, la dysenterie, les engorgemens des viscères peuvent en être les suites, &c.

CHAPITRE SIXIEME.

Curation des complications des Pians.

Lorsque la crabe est jointe aux Pians, elle se guérit, comme eux, par l'effet des remèdes intérieurs ; mais lorsqu'elle est isolée, il y a des remèdes particuliers qui la détruisent. Quand on a découvert la crabe ulcérée, on applique quelque pommade préparée avec le sublimé ou quelque autre rongeur. Les plantes caustiques, comme la mal-nommée, le bois laiteux, &c. en bains, en cataplasme, suffisent quelquefois. On se sert aussi d'une forte lessive aiguillée

avec des citrons. Il faut être prudent dans l'application du sublimé, si la crabe est près des tendons. On voit souvent des Negres estropiés par un mauvais usage de ce remède.

La guigne qui ne cede souvent qu'au traitement intérieur, & qui y résiste quelquefois, guérit ordinairement par les dessicatifs. L'extrait de saturne pur peut être employé; mais le verdet calciné ou dissous par l'acide du citron, & qui forme une espèce d'ægiptiac, est préférable. Les onguens sont nuisibles: en relâchant le tissu des parties, ils donnent lieu à des gonflemens très-douloureux, & aggravent le mal, au lieu de le guérir.

Les dartres vénériennes & compliquées avec le Pian se guérissent quelquefois par les mêmes remèdes; mais elles résistent très-souvent aussi aux traitemens les plus exacts, & ne cedent qu'à des remèdes particuliers.

Les bouillons faits avec les écrevisses & les herbes rafraîchissantes; les tisanes apéritives & dépuratives, dans lesquelles on fait entrer la patience, qui est si commune dans le pays; les bains faits avec l'herbe à dartre ou herbe à vache; les pommades cosmétiques faites avec le mercure, & l'usage du lait intérieurement, sont les remèdes & le régime qui conviennent.

Voici une espèce de pommade citrine dont je me sers avec succès, & qui m'a été communiquée par des personnes qui l'avoient employée avec avantage.

Prenez mercure cru quatre onces; faites-le dissoudre dans une égale quantité d'acide nitreux; melez la dissolution avec une livre de graisse de porc, deux onces de sel de saturne, autant de fleur de soufre & le jus de trois citrons, en agitant bien le tout dans un mortier de marbre. Le mélange acquiert bientôt de la consistance; mais on le délaie avec l'huile de térébenthine, pour s'en servir.

J'ai connu une personne qui n'avoit pu guérir des dartres par aucun traitement, & qui les fit disparaître par l'usage des *Poudres d'Aillhaud*. Cette personne mourut quelque temps après d'une diarrhée très-opiniâtre, qui n'étoit que l'effet de la métastase de l'humeur dartreuse par l'irritation de ce remède très-violent, qui fait tant de mal que l'on cache soigneusement, & si peu de bien que l'on publie avec emphase.

On se sert quelquefois de l'huile de noix d'acajou, ou de remèdes également caustiques. Cela est dangereux, & bien des personnes en sont les victimes. On traite en général les maladies cutanées avec trop peu de ménagement. Les Médecins donnent des préceptes sages, mais dont l'effet est long & incertain; des Charlatans proposent des remèdes dont l'effet paroît prompt: on néglige les premiers, on se livre aux autres sans réfléchir & par séduction; les maladies disparaissent, en produisent ordinairement des plus graves, auxquelles on succombe: mais on se fait illusion; les préjugés persistent. Les Charlatans ont toujours eu de la vogue, des prôneurs & des victimes.

Tout le monde fait que le mercure n'est pas le spécifique des écouelles. Les remèdes hydrargiriques les irritent au lieu de les guérir. Les remèdes les plus efficaces sont les préparations de Rotrou; mais il faut les continuer longtemps. J'en ai vu des effets merveilleux. On peut préparer la pâte d'églantine avec la graine de médicinier du pays.

J'ai dit que les Negres pâlissoient lorsque le virus se développoit. Cette pâleur augmente dans le traitement: mais leur couleur naturelle reparoît bientôt,

si le virus est bien détruit. S'ils restent pâles, qu'ils aient des lotas, quelque aspérité dartreuse, des crabes, on peut être sûr que le traitement a été insuffisant.

Les Negres tombent quelquefois dans un état de cachexie après l'usage du mercure, particulièrement dans le temps des nords, principalement ceux qui avoient une affection scorbutique.

Lorsqu'on soupçonne qu'un malade a le scorbut, on doit s'appliquer à corriger ce vice avant de lui administrer les mercuriaux. Si les symptômes de la vérole sont urgens, on doit faire un traitement mixte, qui réussira s'il est dirigé avec prudence. Si les deux virus forment un assemblage monstrueux, & que les effets en soient extrêmes, le ministère du médecin est inutile; car, *contra vim mortis, non est medicamen in hortis*.

Dans le cas où l'affection scorbutique ou la dissolution des humeurs, les engorgemens des viscères ne paroissent qu'après l'usage des remèdes mercuriels, il faut les combattre par les apéritifs, administrés comme je l'indiquerai quelque jour en donnant mes observations sur la Cachexie des Negres, vulgairement dit le mal d'estomac.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

*Rien n'empêche l'impression du présent Mémoire que j'ai lu. Au Cap,
ce 12 janvier 1776.*

Signé, BARADAT.